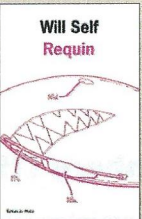


# LA LIBRAIRIE DE L'EXPRESS



LE LIVRE, PAR DAVID FOENKINOS

## La tyrannie du corps

**Il y a des sujets qui semblent attendre leur auteur.** La langue solaire et fiévreuse de Zoé Valdés

ne pouvait qu'un jour s'emparer des dernières errances de Paul Gauguin. Cela donne un livre étincelant, idéal pour accompagner la rétrospective actuelle au Grand Palais. On y rencontre un artiste ayant tout quitté, famille et vie professionnelle, se retrouvant à Tahiti, puis aux îles Marquises à la recherche d'une inspiration quasi mystique. En ce paradis, il ne trouvera que beaucoup d'enfer. Il n'est plus un homme, mais un corps en souffrance.

Ce court texte est organique, on y ressent par moments cette chair qui brûle. Après une blessure impossible à soigner, « il pourrissait de bas en haut, il s'infectait tout seul ». Les prises de morphine ou d'arsenic n'y feront rien et le plongeront davantage encore dans le vertige. Il se rêvait céleste, le voilà plus que jamais terrestre. Un corps qui va jusqu'à orienter l'inspiration. Ainsi, « son physique réclamait cet autoportrait, celui de sa vieillesse ». Quelle belle image pensée par Valdés que celle de la création soumise à la tyrannie du corps. Tout est là. Le peintre ne maîtrise plus rien et se laisse dériver dans des délires où il revoit sa

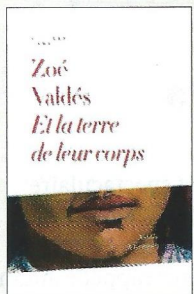
filles préférées, Aline, récemment morte. Il ressasse la culpabilité de n'avoir pu aller la chercher au pensionnat, comme il le lui avait promis. Tout se mélange sur le rivage de la mort. S'entremêlent alors les souvenirs à Arles, avec Van Gogh : ils « arriveront à s'aimer comme des frères, et comme des frères ils se haïrent aussi ». Il faut fuir tout cela maintenant, et ne faire de sa vie qu'un « espoir de l'apaisement ». Et plus encore : avoir « pour seul besoin celui d'apprécier la beauté ».

Ce sera l'ultime quête de l'artiste : s'apaiser par le sensuel. Mais il est décrit comme une bête se caressant « de façon obscène ». Il va kidnapper, chasser, aimer à la folie des jeunes femmes d'une

manière incontrôlable. « Le sexe n'a pas d'autre façon d'être [...] que d'être sauvage », lui fait dire Valdés. C'est un ogre, un mythe qui finira ne possédant plus rien, n'étant plus qu'un corps brûlé à remettre à la terre. La mort délivrant l'homme pour ne laisser à la postérité que le peintre.

### ET LA TERRE DE LEUR CORPS

PAR ZOÉ VALDÉS,  
TRAD. DE L'ESPAGNOL (CUBA)  
PAR ALBERT BENSOUSSAN.  
ED. RMN GRAND PALAIS, 60 P., 14,90 €.



## ROMANS

### ESSAI SUR LE FOU DE CHAMPIGNONS. UNE HISTOIRE EN SOI

PAR PETER HANDKE,  
TRAD. DE L'ALLEMAND (AUTRICHE)  
PAR PIERRE DESHUSSES.  
GALLIMARD, 152 P., 14 €.

♥♥♥♥ Vous marchez en lisière de forêt et tombez par hasard sur un champignon à la fois beau et monstrueux, comme il arrive parfois. Vous le contemplez, légèrement fasciné. C'est à peu près l'impression que procure la lecture du très étrange livre que l'écrivain autrichien Peter Handke publie ces jours-ci. Son conte métaphysique explore l'obsession pour les champignons de l'un de ses amis, grand pénaliste international et sosie de Richard Widmark. Toute sa vie, qu'il vente ou qu'il neige, cet homme aura suivi les coulées jaunes de chanterelles sous les hêtres, d'abord pour les revendre et s'acheter des livres, ensuite par passion pure. Notre mycologue finira par préférer les cèpes aux hommes (et aux femmes), se condamnant à la solitude, son œil furetant sur les talus sans jamais plus croiser le regard d'un humain. L'auteur de *L'Angoisse du gardien de but au moment du penalty* raconte ce destin avec un grand sérieux qui confine parfois à l'ironie. Pour les fans de Peter Handke et de girolles. A lire en dégustant une poêlée de cèpes. **J. D.**

### DEMAIN C'EST LOIN

PAR JACKY SCHWARTZMANN.  
SEUIL, 186 P., 17 €.

♥♥♥♥ Le polar a vraiment bon dos... Et c'est tant mieux! Jacky Schwartzmann l'a bien compris, qui se glisse dans le genre avec un semblant d'intrigue. Mais il renoue surtout avec la gouaille et le franc-parler de *Mauvais coûts*, lauréat du très pittoresque prix de la Page 111, en 2016. Dans ce troisième roman, son narrateur, François Feldman, 39 ans, doit composer avec « un nom de juif, une tête d'arabe, le physique de Philip Seymour Hoffman », et une enfance dans la cité lyonnaise des Buers. Tiraillé entre ses origines et ses ambitions, ce « rebeu blanc » en veut à sa conseillère financière,